

UN OURS BIEN LÉCHÉ : LE THÈME DE L'OURS CHEZ HILDEGARDE DE BINGEN

Élisabeth KLEIN*

(Manuscrit soumis le 14 janvier 1993)

Résumé

Hildegarde de Bingen, abbesse bénédictine visionnaire de la région de Mayence au XII^e siècle, a écrit une œuvre naturaliste importante. Un chapitre de la *Physica* est consacré à l'ours. Elle décrit longuement le rôle de l'ours-mère et dépeint un animal bipolaire, chaud et froid, doux et colérique et assez proche de l'homme. La confrontation avec d'autres pages de son œuvre relatives à l'ours ne dissipe pas le mystère de l'architecture de cette pensée.

Summary

A Well-groomed greezly bear: the them of bear by Hildegard of Bingen

Hildegard of Bingen was a visionary benedictin abbess, in the area of Mainz (Germany) in the XIIth century. She wrote an important naturalist work. A chapter of the *Physica* is dedicated to the bear. The role of the mother-bear is described. Bear is depicted as a bipolar animal, warm an cold, soft and irascible, rather close to Man. Comparaison with Hildegard's other texts about bear still not clarify the mystery surrounding the elaboration of her thoughts.

Mots clés

Hildegarde de Bingen, Médiéval, Ours, *Physica*, Prématurité, Salive.

Key Words

Hildegard of Bingen, Medieval, Bear, *Physica*, Prematurity, Saliva.

L'ours est décidément un animal fameux. Chez les petits et chez les grands, dans la foule ou chez les spécialistes, chez les zoologues ou chez les ethnologues, du ciel de nos nuits et de la toponymie au langage familier, l'ours est partout, il habite notre quotidien et nos rêves¹. Les menaces qui pèsent aujourd'hui sur sa survie ajoutent encore à sa faveur, il devient emblème et métaphore de la Nature, à protéger.

Il ne s'agit pas d'une vogue éphémère. La place de l'ours dans les contes, dans le folklore mais aussi dans les écrits naturalistes de l'Antiquité et du Moyen Âge témoigne d'une fréquentation homme-ours assidue et ancienne.

Ainsi l'ours est en bonne place dans l'œuvre de Hildegarde de Bingen.

Hildegarde de Bingen et la *Physica*

En 1098, au cœur du Saint Empire déchiré par la Querelle des Investitures, Hildegarde naît à Bermersheim, dans la région de Mayence, la dixième d'une famille noble. Elle est de santé fragile et, dès sa petite enfance, secouée de fréquentes visions. Quand elle a huit ans, elle est confiée aux bénédictines cloîtrées du Disibodenberg, dans la vallée de la Nahe. A quinze ans, elle reçoit le voile des moniales et, à trente-huit ans, elle devient abbesse de sa communauté. En 1147, elle fonde un couvent au Rupertsberg, au confluent de la Nahe et du Rhin, où elle s'installe avec ses religieuses. Plus tard, en 1165, elle fonde le couvent de Eibingen, sur l'autre rive du Rhin. Jusqu'à sa mort, en 1179, elle lutte pour assurer l'autonomie civile et religieuse de ses communautés.

* Institut d'Ethnologie, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, 22, rue Descartes, F-67084 Strasbourg cedex.

¹ Chez les petits, l'ours a détrôné le cheval depuis le 19^e siècle et les modes passent, de Martin à Michka ou Baloo sans changer la prédilection des enfants.

- Chez les grands, le succès du film *L'Ours* de Jean-Jacques Annaud en 1988 (7 millions d'entrées en 7 semaines), celui de l'exposition *d'Ours en Ours* au Muséum national d'Histoire naturelle la même année, indiquent bien cette popularité.

- Chez les zoologues, citons parmi d'autres les travaux de : Marcel Couturier (1954), François Merlet (1988), Claude Dendaletche (1986), Robert Hainard (1987).

- Chez les ethnologues, citons les travaux de : Claude Gaignebet et Jean-Dominique Lajoux (1985) sur la place de l'Ours dans nos traditions ; un peu plus à l'Est, « l'Ours, l'autre de l'homme » le situe dans les cultures mongoles et sibériennes (cf. bibliographie).

Dès l'âge de quarante-trois ans, elle rédige ses visions. Les controverses mais aussi les encouragements et la reconnaissance qu'elle recueille, lui confèrent un rayonnement dont témoigne sa volumineuse correspondance. Son œuvre est à l'image de cette silhouette, de sa vie et de son temps : plurielle, hétérogène, riche, profondément originale. Ses écrits, tous d'inspiration visionnaire, sont rédigés en latin, constellé de mots de vieil-allemand. Outre les écrits théologiques, elle rédige une œuvre naturaliste, médicale, elle aussi d'inspiration visionnaire ; il nous en reste deux textes (dont les manuscrits sont postérieurs au XII^e siècle et d'origines géographiques diverses) : les *Causae et Curae*, des causes et des traitements des maladies, et le *Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum* ou *Physica*, « physique » au sens où l'entend cette époque, comptant plus de cinq-cents chapitres, répartis en neuf livres, dont quatre de zoologie : poissons, oiseaux, mammifères et reptiles (Klein, 1984).

C'est ainsi qu'au quatrième chapitre du septième livre de la *Physica*, Hildegarde de Bingen présente l'ours :

« L'ours a presque la même chaleur que l'homme, de sorte que parfois il est froid. Et lorsqu'il est chaud, il a une voix haute et il est doux. Mais lorsqu'il est froid, il a une voix basse et il est colérique ; parce qu'il a des mœurs caressantes dans le désir, il n'est pas facilement en colère ; ceux qui par contre s'abstiennent de plaisir sont colériques. Car lorsque Dieu créa l'homme, il le fit dans sa construction et ses parties et le cours de ses veines, et tous les chemins qu'a l'âme dans le corps. Mais d'abord, il fit les oiseaux et les poissons et les animaux qui sont tous créés du rien, avant que l'homme soit créé. Mais ils attendaient quelle œuvre l'homme commencerait en premier. Et après que l'homme eût mangé la pomme et qu'il suât dans l'angoisse, son sang se transforma dans la nature qu'il a maintenant, et tous les autres animaux se transformèrent dans leurs natures. Et c'est ainsi que l'ours a de l'attirance pour le désir. Mais quand l'homme est dans le désir ou la lascivité, ce qui n'est pas selon Dieu, l'ours le renifle à presque un demi-mille, et court vers lui s'il le peut, évidemment l'ours vers la femme et l'ourse vers l'homme, et ils s'unissent à eux dans le coït. Mais si alors l'homme tend vers la raison et ne fait pas comme le bétail sans raison, l'ours ou l'ourse dilacèrent cet homme.

Mais lorsque l'ourse a conçu, elle est si impatiente de l'accouchement que par cette impatience même elle avorte, avant que les oursons en elle ne parviennent à maturité. Mais cependant, ils reçoivent le souffle vital dans la mère, mais ils ne

bougent pas en elle. Et lorsqu'elle met bas, ce qu'elle a produit est comme de la chair mais ne bouge pas, quoiqu'il y ait du souffle vital en lui, mais il a cependant tous les traits de ses formes. Et la mère, voyant cela, en souffre et le lèche, et laisse se répandre sa langue sur tous ses traits, jusqu'à ce que tous les membres se séparent les uns des autres, et elle s'étend sur lui et le réchauffe, et en cinq ou six jours, le petit se développe tant de sa chaleur, qu'il peut se mettre debout ; et entre-temps, elle ne s'éloigne pas d'eux, ou si entre-temps elle est dérangée par les chasseurs, elle l'emporte dans ses griffes et court sur trois pattes, jusqu'à ce qu'elle les ait distancés, aussi longtemps qu'ils sont immatures.

Et la chair de l'ours n'est pas bonne à manger pour l'homme, parce que si elle est mangée, l'homme en sera enflammé de désir, de même que par le principe contraire l'eau éteint la soif. Et comme les roues font tourner, de même que la viande d'ours, mais moins, la viande de porc et de certains animaux, fait de même et poussent l'homme au désir et le rendent impur par d'autres moyens. Mais les troupeaux qui ruminent ne se reposent pas volontiers dans le désir.

« Si un homme est timide et effrayé et anxieux, au point qu'il est toujours dans l'effroi, qu'il prenne cette peau qui est entre les oreilles de l'ours, qu'il la tanne (« *gerwe* ») un peu, et alors qu'il la pose sur sa poitrine et sur son cœur assez longtemps pour qu'il en soit réchauffé, et aussitôt il sera hardi (« *balch* ») et la frayeur et les tremblements et l'angoisse le quitteront. Mais c'est pour cela que tu feras nettoyer cette peau, comme les autres peaux, afin que sa sueur soit extraite, parce que si l'homme se réchauffe de la peau de l'ours, qui n'est pas la chair, sans que la sueur qui est en elle ne touche la chair nue de l'homme, alors elle ne nuira pas par le désir. Et la graisse de l'ours est ajoutée à certains onguents et remèdes, et ceux-ci en seront d'autant plus précieux. Isolément, elle ne convient pas comme remède, parce que l'ours a des mœurs instables » (trad Klein, 1988 : 195-197).

Cette traduction est établie d'après le manuscrit du X^e siècle de la Bibliothèque Nationale de Paris, édité dans la *Patrologie Latine* (Migne, 1855) où il est comparé au texte de la première édition de la *Physica*, parue à Strasbourg en 1533 chez J. Schott. L'édition diffère, plusieurs passages manquent et une recette s'ajoute :

« Lorsque les cheveux d'un adolescent commencent à tomber, qu'il mélange de la graisse

d'ours et un peu de cendre de paille de blé ou de seigle, et qu'avec cela il s'enduisse toute la tête, surtout là où les cheveux commencent à tomber. Après, qu'il s'abstienne longtemps de laver sa tête ainsi enduite. Et qu'il fasse souvent ainsi, et les cheveux qui ne sont pas encore tombés ainsi humectés et renforcés ne tomberont pas pendant longtemps » (trad. Klein, 1988 : 197).

Le chaud et le froid

L'ours est donc tantôt froid, tantôt chaud : il y a un « bon » chaud qui cuit et un « trop » chaud qui brûle. La voix haute, la douceur, les mœurs caressantes dans le désir, la salive, la réanimation des oursons, la peau entre les oreilles qui guérit le timide, sont associés au « bon » chaud qui cuit et parachève. La chair qui enflamme de désir est associée au « trop » chaud qui brûle. La voix basse et la colère sont associés au froid. La coexistence ou l'alternance de ces différents climats fait de l'ours un personnage labile : la graisse de l'ours est associée à cette labilité, à ces « mœurs instables » ; cette labilité le rapproche de l'homme.

Les liens chaleur-sexualité-affectivité et froideur-abstinence-colère restent pertinents jusqu'à nous. Ceux de la chaleur-voix haute et froideur-voix basse sont plus surprenants. Notons que dans l'*Ordo Virtutum*, le drame musical d'Hildegarde, c'est le diable, prince du septentrion, qui a la voix basse.

A la lecture de ce texte, on peut dresser le profil thermique de l'ours : la chaleur s'améliore à mesure que l'on va vers l'extérieur ; à l'intérieur la chair est dangereuse et son usage est proscrit, à l'extérieur la peau est utile, à condition qu'elle soit purgée de l'humeur qui unit l'intérieur et l'extérieur, la sueur. Entre chair et peau, la graisse alterne de l'utile au nuisible, et son usage implique qu'elle soit tempérée par d'autres ingrédients. Faut-il voir aussi une hiérarchisation haut-bas de la chaleur de l'ours ? Bonne à la tête, où la salive parachève les oursons et la peau entre les oreilles guérit les timides, mauvaise aux génitoires ?

Ces réflexions sur la température de l'ours conduisent à une remarque sur l'utilisation de l'ours : sa valeur réside dans l'alliance tempérée des contraires :

« L'homme sera enflammé de désir, de même que par le principe contraire, l'eau éteint la soif ».

Donc :

- chaud + froid → bon chaud (chaleur + cru → bien cuit)
 - la salive sur l'ourson prématuré
 - la guérison du timide avec la peau de l'ours
 - l'adolescent qui devient chauve, garde les cheveux qui lui restent² ;
- chaud + chaud → trop chaud (chaleur + cuit → brûlé).

Ce principe des contraires semble être la base de la finalité externe de l'ours : gardons-nous d'en faire le principe de Hildegarde, car ailleurs ce sont des règles de similitude qui fondent l'utilisation des remèdes, par exemple contre les écrouelles, au chapitre du crapaud, dans la *Physica* :

« la sueur doit y être afin que les pourritures fuient cette sueur qui est fétide, parce que ce qui est mal chasse souvent le mal » (trad. Klein, 1988 : 274),

ou encore ce sont des règles de transfert, comme dans cette recette contre la lèpre, au chapitre du porc :

« De même si quelqu'un est lépreux, qu'il pose la peau sèche du porc du côté où furent les chairs, sur la lèpre, jusqu'à ce qu'elle chauffe et sue et la lèpre passera dans la peau » (*id.* : 225).

Etreinte d'ours, où l'homme et l'ours se confondent

Dans sa sexualité, l'ours est aussi bipolaire : doux dans la lascivité, colérique dans l'abstinence. Cette caractéristique est liée à sa nature depuis le temps de la chute d'Adam :

« Et tous les autres animaux se transformèrent dans leur nature. Et c'est ainsi que l'ours a de l'attirance pour le désir ».

Mais si la lascivité est dans la nature de l'ours, l'homme lascif n'est pas « selon la volonté de Dieu ». Pourtant Hildegarde n'évoque pas les dangers encourus par l'homme lascif qui fait « comme le bétail sans raison ». Par contre elle souligne les risques qui menacent l'homme ou la femme restés chastes :

« L'ours ou l'ourse dilacèrent cet homme ».

Ailleurs, dans les *Causae et Curae*, au chapitre « *De concupiscentia* »³, elle relate l'union de l'homme (*mascu-*

² Pour l'abbesse, la calvitie de l'homme adulte est une marque de virilité : après la chute des cheveux, aucun traitement ne peut plus servir : « *Homo, cuius calvitium grande et latum est, fortem calorem in se habet. Et calor iste et sudor capitis eius crines eiciunt, sed humor halitus ipsius fertilis est et carnes, ubi barba crescit, humectat, ita quod ibi plurimi crines exsurgunt... Sed postquam alicui homini crines in calvitio ceciderint, amplius nullo medicamine restaurari poterunt.* » (éd. Kaiser, 1903 : 90).

³ « *Si autem cum femina non est, sed cum alia creatura naturae suae contraria, tunc semen suum in iniustum locum turpiter emittit, velut ille, qui coctum cibum ex olla sumens eum super terram fundit.* » (éd. Kaiser, 1903 : 137-138).

lus) avec des créatures autres que la femme, et c'est le gaspillage de la semence virile qui est déploré et comparé avec le gaspillage de la nourriture cuite répandue à terre.

D'autres auteurs antiques et médiévaux mettent l'accent sur l'anthropomorphisme de l'accouplement de l'ours, sans évoquer son anthropophilie. Aristote (trad. Louis, 1969, II : 59) rapporte :

« Les ourses s'accouplent, (...) non pas en laissant le mâle monter sur elles, mais en se couchant par terre ».

Auparavant (*id.*, I : 154) il décrit :

« Les ourses sont couchées et elles reçoivent le mâle de la même façon que les autres animaux qui restent debout pendant l'accouplement, le ventre du mâle appliqué au dos de la femelle. »

Pline l'Ancien dans l'*Histoire Naturelle* (trad. Ernout, 1952 : 67) note :

« Les ours s'accouplent (...) non pas à la façon ordinaire des quadrupèdes, mais tous deux couchés et s'embrassant. »

Brunetto Latini écrit, dans *Le Livre du Trésor* (trad. Bianciotto, 1980 : 239) :

« Les ours s'accouplent de la même façon que le font les hommes avec les femmes ».

Le Bestiaire d'Ashmole (trad. Dupuis et Louis, 1988 : 75) précise :

« Ils ne s'accouplent pas comme les autres quadrupèdes, mais s'enlacent et s'étreignent comme un homme et une femme ; c'est en hiver que l'ours ressent la brûlure du désir amoureux : les mâles honorent les femelles enceintes d'un grand respect et d'une grande retenue. Et lors de l'accouchement, bien qu'ils soient dans la même tanière, ils font lit à part. »

Chez Gaston Phébus dans le *Livre de la Chasse*, même relation :

« Et quand l'ours fait sa besogne avec l'ourse, ils se conduisent à la façon d'un homme et d'une femme, tout étendus et l'un sur l'autre. » (trad. Bossuat, 1986 : 59).

Ceci amène une question : comment s'enlacent et s'étreignent un homme et une femme jusqu'à la fin du Moyen Âge ? Est-ce couchés, le dos de la femme contre le ventre de l'homme, ainsi que le laisse supposer une extrapolation de la description détaillée d'Aristote, ou la postérité n'a-t-elle retenu que la mention brève « en se couchant par terre » ? (fig. 1).

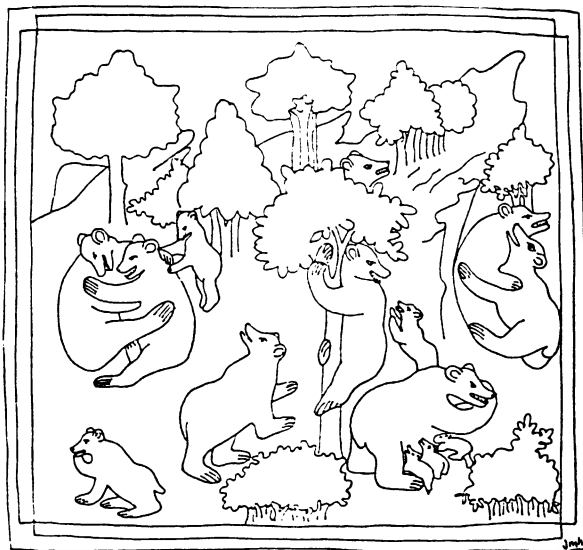


Fig. 1 : Positions d'ours, d'après le fac-similé du Livre de la Chasse (trad. Bossuat, 1986, édition réalisée à partir du ms 616 de la BN de Paris).

Bonne mère

L'ourse est une mère, une bonne mère qui élève et protège ses petits. Déjà la Bible salue ses qualités maternelles :

« Je les attaquerai comme une ourse à qui l'on a pris ses petits » (Os : 13,8).

Aristote, comme plus tard Hildegarde, décrit le courage de la mère ourse face aux chasseurs (trad. Louis, 1969, II : 152).

Mais c'est dans la réanimation des oursons que les vertus maternelles de l'ourse s'expriment avec évidence. L'histoire de l'ourse mettant au monde des petits informes se retrouve avec constance dans plusieurs récits déjà bien avant Hildegarde, et encore après elle. Aristote situe l'accouplement « pendant le mois d'Elaphebolion » et précise :

« L'ourse porte trente jours. Elle met bas un ou deux petits, cinq au maximum. L'ourson en naissant est tout petit proportionnellement au corps de sa mère : en effet, il est plus petit qu'une belette, plus gros qu'une souris ; il est sans poil et aveugle, et ses membres sont presque indistincts comme la plupart de ses parties (...). Et la femelle met bas pendant la saison où les ours restent cachés. Pendant cette période, la femelle et le mâle deviennent très gras. Quand la femelle a élevé ses petits, au troisième mois, ils font leur apparition alors que c'est déjà le printemps. » (*id.* : 59).

Pline situe l'accouplement

« au commencement de l'hiver... Puis ils se séparent et se retirent chacun dans des cavernes, où la femelle met bas au bout de trente jours le plus souvent cinq petits. Ce sont des masses de chair blanche et informe, un peu plus grosses que des rats, sans yeux et sans poil ; seuls les ongles dépassent. En léchant cette masse, les mères lui donnent forme peu à peu... Tandis que les mâles restent cachés seulement quarante jours, les femelles le demeurent pendant quatre mois. » (trad. Ernout, 1952 : 126).

Isidore de Séville explique l'aspect informe des oursons par la prématurité :

« L'ourse met bas au plus le trentième jour. Aussi cette courte gestation produit-elle des êtres informes. »

Du léchage de l'ours, il tire l'étymologie du nom *ursus* qu'il lie à *ore suo* pour *orsus* (trad. André, 1986 : 106). Les différents bestiaires reprennent sans grande modification les assertions d'Isidore de Séville : la durée de la gestation varie selon les sources de vingt à trente jours. Gaston Phébus note de manière plus précise :

« Ils vont en leur amour en décembre, les uns plus tôt les autres plus tard (...) et ils restent en leur grande chaleur quinze jours (...) Et les ours mâles demeurent aussi dans les cavernes quarante jours sans manger et sans boire, sauf qu'ils sucent leurs mains ; et au quarantième jour, ils sortent. (...) Ils naissent en mars, deux au plus à la fois, et ils demeurent morts l'espace d'un jour, et leur mère souffle si fort sur eux et les chauffe et les lèche si bien de sa langue qu'elle les fait revivre (...). Et ils têtent un mois ou guère plus » (trad. Bossuat, 1986 : 58-59).

Albert le Grand rapporte que c'est l'augmentation hivernale du phlegme et le réconfort de la chaleur qui produit l'accouchement et l'aspect incomplet des membres des oursons (éd. Borgnet, 1891 : 431).

Ainsi, d'un auteur à l'autre, la gestation, toujours brève, varie tout de même de la durée d'une lunaison à celle d'une saison : l'hibernation du mâle dure générale-

ment quarante jours, mais la femelle ne sort avec ses oursons qu'après le parachèvement des oursons, au printemps. Chez Hildegarde, qui ne précise ni la date de l'accouplement ni celle de la mise bas ni la durée de gestation, c'est l'impatience de l'accouchement qui provoque un avortement avant que les oursons ne parviennent à maturité, impliquant une réanimation pendant cinq ou six jours.

C'est la salive et la chaleur de l'ourse qui vont permettre la réanimation de l'ourson : la salive est connotée très positivement chez Hildegarde : la salive est saine et pure, comme « l'écume » du feu de l'âme, et elle est bonne comme un bon onguent. C'est grâce à la salive que l'homme peut parler, le verbe naît de l'humidité de la bouche de l'homme (éd. Kaiser, 1903 : 131), de même que l'ourson se forme dans l'humidité de la salive de sa mère. Ceci rappelle le geste du prêtre qui mouille de salive les oreilles et le nez du baptisé, afin que la doctrine, portée par la salive pénètre le nouveau chrétien⁴. C'est aussi l'évocation du baiser avec toute sa douceur⁵, celui d'Ursule, la Sainte Ourse chantée par Hildegarde. Soulignons-le, il n'est pas question d'ourson mort : il est informe « comme de la chair », il est immobile, mais il y a du souffle vital en lui (fig. 2).

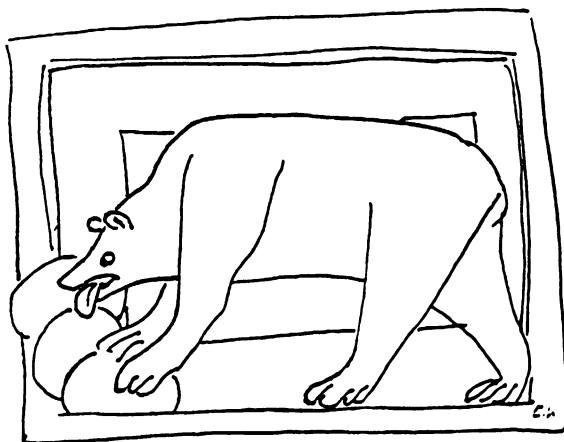


Fig. 2 : L'ours, d'après le Bestiaire anglais de Léningrad : la mère lèche ses petits informes (A. Konstantinowa, Ein englisches Bestiar des XII. Jahrhundert, Berlin, 1929).

⁴ Honorius d'Autun (éd. Migne 1854, t. 172 : col. 660) : « *Quod cum saliva aures et nares tangunt, hoc significat, ut doctrina, quae de ore ejus fluens per aures ejus intraverat, suaviter etiam redoleat quam diu spiritum naribus trahat.* »

⁵ « Un gâteau de miel fondant, telle fut la vierge Ursule, lorsqu'elle désira embrasser l'Agneau de Dieu. Du miel et du lait sous sa langue... » (trad. Moulinier, 1990 : 79).

Le façonnage des oursons évoque plus une succession chaos → remise en ordre qu'un cycle mort → résurrection. L'animal qui ressuscite (au troisième jour) ses petits, morts, c'est le lion (trad. Klein, 1988 : 191) ; mais le caractère léonin est sans ambiguïté, le lion est proche de Dieu

alors que l'ours est proche de l'homme, et comme lui, ambivalent. Même si Hildegarde ne précise ni date ni durée de la gestation de l'ourse, le façonnage des oursons rappelle le rythme solaire, celui de la succession des saisons : la nature ne meurt pas en hiver, le souffle vital, la « viridité » chère à Hildegarde, ne disparaît pas en elle, mais l'ordre se disloque et le haut, la végétation, la salive, rejoint le bas, le sol, le produit des génitoires, où s'opère la transformation humus-humide nécessaire à l'ordre à venir, nécessaire à la maturation de l'été, à celle de l'ourson.

Le caractère de l'ours, tantôt doux, tantôt colérique, et la succession chez la femelle de ces périodes pleines et creuses suggère aussi les cycles lunaires : au chapitre « *de luna effectum* » des *Causae et Curae* (éd. Kaiser, 1903 : 19), Hildegarde décrit la labilité des humeurs sous l'effet de la lune. Mais rien n'est dit ici, ni ailleurs dans l'œuvre de Hildegarde, quant aux effets de la lune sur les périodes féminines de gestation ou d'avortement, rien n'est précisé quant aux durées : rien ne permet d'associer certainement l'avortement de l'ourse à la fin sanguinolente d'un cycle de vingt à trente jours, de traduire sa mise bas prématurée par « avoir ses ourses »⁶.

La peau de l'ours, le bon usage de l'ours

C'est dans la peau de l'ours, mais seulement « la petite peau entre les oreilles » que réside la valeur de l'ours : si elle est bien nettoyée et tannée, si la sueur en est extraite, elle peut réchauffer le cœur de l'homme timide et l'enhardir. Le caractère péjoratif attaché à la sueur se retrouve dans d'autres pages de la *Physica* : « La sueur doit y être afin que les pourritures fuient cette sueur qui est fétide » (trad. Klein, 1988 : 275).

L'utilisation de l'ours peut se lire en positif ou en négatif. Outre l'usage de la peau contre la timidité, il y a, en posi-

tif, l'emploi de la graisse dans la recette contre la chute des cheveux⁷. La graisse d'ours est bonne pour les poils, Plinie l'Ancien déjà le souligne (trad. Ernout, 1952 : 67) :

« Cette graisse-là est fort bonne pour les préparations médicales et elle arrête la chute des cheveux ».

La graisse d'ours fait-elle pousser la fourrure de la bête ? En tout cas elle arrête la chute des cheveux de l'adolescent. Dans les *Causae et Curae*, Hildegarde souligne que si l'homme n'est pas couvert de poils, c'est parce que la raison lui tient lieu de poils et de plumes ; l'homme (viril) a une barbe et un système pileux plus développé que la femme, parce qu'il est issu de la terre et qu'il a plus de chaleur et de force que la femme⁸. L'adolescent n'a pas encore achevé son développement viril et n'a ni la force ni la chaleur de l'homme adulte, et c'est pour cela que la graisse d'ours lui est utile : il en va tout autrement pour la calvitie de l'homme adulte qui témoigne d'une grande chaleur intérieure, s'accompagne d'une barbe abondante et manifeste une grande fertilité : il n'y a rien à faire pour lutter contre cette calvitie⁹. La graisse d'ours (chaude) permet donc à l'adolescent (froid) de réchauffer et garder les cheveux qui lui restent, le temps de devenir -peut-être- un chauve adulte (chaud). Au chapitre de l'ours, les autres usages de la graisse d'ours ne sont qu'évoqués :

« La graisse de l'ours est ajoutée à certains onguents et remèdes et ceux-ci en seront d'autant plus précieux ».

D'autres pages de Hildegarde le confirment : ajoutée à un écureuil cuit au feu, elle sert contre la « goutte »¹⁰ ; mêlée à la rue et à l'absinthe, elle guérit les douleurs des « reins »¹¹. L'usage de la graisse isolée est déconseillé,

⁶ Expression populaire désignant les menstrues.

⁷ Cette recette se trouve également dans les *Causae et Curae* (éd. Kaiser, 1903 : 165).

⁸ « *Quod homo hirsutus non est (...) hoc de rationalitate est, quia rationalitas et pro pilis et pro pennis est, per quam se tegit et volat, quo voluerit. Sed quod masculus barbam habet et plures crines in corpore suo quam mulier, hoc est ideo, quia masculus de terra formatus est et quod maiorem calorem et fortitudinem habet et plus ubique versatur quam mulier.* » (éd. Kaiser, 1903 : 33).

⁹ Voir note (1).

¹⁰ « Et si dans les articulations des membres d'un homme se loge une horrible goutte (*gicht*) de sorte que les membres de l'homme paraissent contractés et désunis, qu'il prenne un écureuil, et après avoir jeté la tête et les viscères et enlevé la peau, qu'il cuise au feu le reste du corps, et lorsqu'il est cuit au feu, qu'il frotte un peu le dessus avec de la graisse d'ours (*arvina ursi*), afin que la graisse (*smalcz*) en coule, et la graisse (*sagimen*) en coule, et après qu'elle ait cuit, qu'il prenne cette graisse (*sagimen*), qu'il la mette dans un linge et qu'il exprime tout le suc et toute la graisse (*sagimen*) qui est dans ce linge, et qu'il ajoute de la graisse (*sagimen*) susdite, et qu'il en enduise souvent ses membres, là où il souffre de la goutte, et il sera guéri. » (trad. Klein, 1988 : 245).

¹¹ « *De renium dolore (...). Tunc idem homo rutham et absinthium aequalis ponderis accipiat atque plus his de arvina ursi et haec simul contundat (...). Sed cum calor ruthae et calor absinthii et calor arvinae ursi sibi contemperantur, iniuste frigidus humores istos fugant.* » (éd. Kaiser, 1903 : 180).

« parce que l'ours a des mœurs instables » ; cette mention laisse un mystère complet sur les règles qui président à l'usage de la graisse : s'agit-il là aussi d'alliance tempérée des contraires, ou d'autres lois sont-elles en vigueur ?

Les autres parties de l'ours sont interdites à la consommation, en particulier la chair qui enflamme l'homme de désir : voici, en négatif, suggéré le traitement des libido insuffisantes !

Il est intéressant de constater le « non-usage » de l'ours : rien n'est dit sur le devenir de toute cette viande, des abats ; qu'est-il fait de cette immense fourrure, une fois qu'est prélevée la petite peau entre les oreilles ? Soulignons aussi que l'ours n'est pas un remède pour les femmes enceintes ni pour les accouchements ni pour les nourrissons.

Cet usage parcimonieux de l'ours se retrouve chez Phébus et chez Du Fouilloux, dans des termes similaires :

« Il a une chair molle peu savoureuse et malsaine à manger. Son sain porte médecine contre la goutte et l'endurcissement des nerfs, mêlé à d'autres onguents. Ses pieds sont meilleurs à manger que tout ce qu'il porte. » (Phébus, trad. Bossuat, 1986 : 60 ; Du Fouilloux, rééd. Dacosta, 1979 : 135).

Le souffle de l'ours dans le *Livre des œuvres divines*

Ailleurs, dans l'œuvre de Hildegarde, nous retrouvons l'ours. Dans la deuxième vision du *Livre des Œuvres Divines*, il est l'un des quatre souffles principaux qui animent le macro-microcosme (fig. 3) : pour chaque souffle, pour chaque *anima*, un animal :

« Dans la direction des quatre côtés apparaissent quatre têtes : celles d'un léopard, d'un loup, d'un lion et d'un ours (...). Tous ces souffles avaient la même longueur. Tous allaient en direction de la roue et de la figure humaine centrale (...) » (trad. Gorceix, 1982 : 18).

Ces vents cardinaux ont chacun une signification pour l'homme :

« Or, la tête du léopard lui rappelle la crainte du Seigneur, celle du loup, les châtiments infernaux, celle du lion, la crainte du jugement de Dieu. L'ours quant à lui, évoque la foule des ouragans et des angoisses qui assaillent son corps » (*id.* : 29).

La demeure de l'ours est au nord, le redoutable septentrion qui engloutit les étoiles éteintes, balayées du sud au nord à la suite de la chute de Lucifer, dans la troisième vision du *Scivias* de Hildegarde (éd. Migne, 1855, t. 197 : col. 565).

L'orientation du microcosme dans le *Livre des Œuvres Divines* se fait ainsi :

	Tête	
	Léopard	
	E	
Bras Dt		Bras G
Lion S		N Ours
	W	
	Loup	
	Pieds	

« Ce vent principal tel un ours, le vent du septentrion, déclenche de dangereux ouragans. Comme l'ours en colère gronde, comme l'ours, par nature, est mauvais, les grondements du vent engendrent des secousses, du vacarme, bien des dangers par les tempêtes qu'il soulève » (trad. Gorceix, 1982 : 36).



Fig. 3 : Le microcosme du *Liber Divinorum Operum* de Lucques (XIII^e siècle).

Des vents accessoires lui sont adjoints : l'agneau qui représente la patience, et le serpent qui représente la prudence. Le septentrion se distingue des autres points cardinaux en ce qu'il n'est pas atteint par les rayons du soleil, celui-ci « ne touche cependant pas le vent du septentrion, parce que ce dernier, en sa qualité d'ennemi du soleil, méprise toute la lumineuse splendeur. Le soleil, en retour le méprise, lui qui n'émet aucun rayon, il se contente de lui barrer sa route, pour refouler sa fureur. Le soleil jamais ne pénètre en effet ces zones dans lesquelles le diable fait montre de sa fourberie et de son opposition à Dieu » (*id.* : 39).

Pourtant, le mécanisme d'action des vents permet à chacun d'eux, même au souffle de l'ours, d'apporter un bien à l'homme :

« Lorsqu'un vent doté des qualités énoncées se met à souffler, soit naturellement, soit en vertu d'une disposition divine, il pénètre le corps de l'homme sans que rien ne l'arrête ; et l'âme, le recueillant, le guide naturellement vers l'intérieur, jusqu'au membre du corps qui corresponde à sa nature (...). Sur l'homme qui jouit de la prospérité des biens du siècle, par le feu du jugement, par le châtement de Dieu, les tribulations du corps, tel un ours, s'abattent et le contraignent. Ce vent l'empêche alors de céder à ses voluptés propres et, répartissant sans désemparer son souffle, la misère pour ainsi dire, dans la prospérité comme dans l'adversité, il le force à désirer et à préserver avec humilité la pauvreté spirituelle : si bien que choisissant la voie de la juste mesure, il embrasse la patience comme dans la tête de l'agneau et il imite la prudence comme la tête du serpent » (*id.* : 36).

Ainsi le souffle de l'ours, sa présence au nord de la voûte étoilée, sa résidence au septentrion, loin de tout rayon solaire, avec les forces diaboliques, son association à la colère et au froid, sa place entre le serpent et l'agneau, voilà qui vient nuancer et compléter l'image de l'ours donnée par la *Physica*.

Conclusion

Sans doute est-ce le refuge de la vision inspiratrice approuvée par l'autorité pontificale, qui permit à Hildegarde de Bingen une certaine autonomie par rapport aux idées de son temps. En matière de biologie, c'est en partie l'ignorance qu'elle revendique pour elle-même qui la

laisse s'affranchir un peu des autres écrits naturalistes, libérant ainsi l'expression d'une connaissance personnelle, nourrie de traditions locales, orales et peut-être aussi d'expérience personnelle.

Cependant il n'est pas aisé de comprendre et situer son apport.

D'une part, l'absence de manuscrits autographes, les variations du découpage et du texte d'un manuscrit à l'autre laissent dans l'embarras pour apprécier avec certitude l'ordre et le contenu de l'œuvre naturaliste de l'abbesse du Rupertsberg.

D'autre part ces textes résistent vaillamment aux tentatives de classification : certes, à chercher l'architecture des livres animaliers de la *Physica*, trois couples d'oppositions se repèrent, qui rythment les chapitres :

- le chaud et le froid,
- la reproduction pudique ou non,
- ce que l'on mange et ce que l'on ne mange pas.

La préface du « *Livre des Oiseaux* » de l'édition strasbourgeoise de la *Physica* (trad. Klein, 1988 : 81) met en relief ces trois couples :

« Les animaux ailés sont plus froids que les animaux qui se trouvent sur la terre parce qu'ils ne sont pas engendrés par une aussi grande chaleur du désir ; et aussi ils ont des chairs plus saines que les animaux de la terre parce qu'ils ne sortent pas nus de la mère, mais recouverts d'une coquille. »

Faut-il voir là une explication à l'ordre des livres animaliers de la *Physica*, « *de piscibus* », « *de avibus* », « *de animalibus* », « *de reptilibus* », présentés certes dans l'ordre où le Dieu de la Genèse confie les créés à la garde de l'homme, mais aussi des plus froids, les poissons, aux plus chauds, fruits du feu de l'enfer, les rampants¹² ? Faut-il extrapoler et admettre que les chairs des poissons sont les meilleures, car les œufs sont fécondés hors du ventre maternel et que la reproduction se fait sans rapprochement sexuel ? Faut-il voir, enfin, une hiérarchisation entre les animaux consommés le plus fréquemment, les poissons, ceux que l'on mange assez souvent, les oiseaux, ceux qui ne sont consommés que lors des fêtes, les animaux qui vont sur la terre, et enfin les rampants, que l'on ne mange jamais (Berland, 1985 : 145) ?

Mais pour l'ours, ces trois couples ne suffisent pas à l'analyse : c'est une constante alliance des contraires qui semble ordonner le chapitre : chaud-froid, haut-bas, colère-

¹² Les reptiles naissent de la vapeur d'un feu de l'enfer apparu lors de l'effusion du sang d'Abel dans l'introduction au « Livre des reptiles » de la *Physica* (trad. Klein, 1988 : 267).

douceur, dedans-dehors, sexualité et maternité. L'utilisation de l'ours est basée sur le principe de l'équilibre des contraires. Il opère comme une « signature » : animal couvert de poils - traitement de la calvitie, animal debout - traitement de la « goutte » et des maux de « reins », animal entreprenant - traitement de la timidité.

Toutefois, en fin d'étude, le retour au texte, la nécessaire « docilité aux documents » (Dumezil, 1959 : 20-21) s'impose, car aucune de ces analyses ne restitue la richesse de ce chapitre, composite, profus, confus même, si confus est bien ce qui est versé et fondu ensemble, à l'image de toute l'œuvre de Hildegarde de Bingen.

Bibliographie

Sources antiques et médiévales

ALBERT LE GRAND, édité par le R.P. BORNET (1891) : *Alberti magni opera omnia*, t. XII, Louis Vivès édit., Paris.

ARISTOTE, traduit par P. LOUIS (1969) : *Histoire des animaux*, t. I-II, Les Belles Lettres édit., Paris.

LE BESTIAIRE, traduit par M.F. DUPUIS et S. LOUIS (1988) à partir du manuscrit du Bestiaire Ashmole, 1511, de la Bodleian Library d'Oxford, Philippe Lebaud édit., Paris.

BRUNETTO LATINI, traduit par G. BIANCIOTTO (1980) : « Le Livre du Trésor », in : *Bestiaires du Moyen-Age*, Stock plus édit., Paris.

DU FOUILLOUX, réédité par R. DACOSTA (1979) : *La Vénérerie de Jacques du Fouilloux*, à partir de l'édition de Galiot du Pré à Paris, 1573, Dacosta édit., Paris.

HILDEGARDE DE BINGEN, éditée par P. KAISER (1903) : *Hildegardis Causae et Curae*, Teubner, Leipzig, réédité en 1980 par la Basler Hildegard Gesellschaft, Bâle.

HILDEGARDE DE BINGEN, (XIII) : *Liber Divinorum operum*, Bibliotheca statale, Lucca, Ms. 1942.

HILDEGARDE DE BINGEN, traduite par B. GORCEIX (1982) : *Le livre des Œuvres Divines*, Albin Michel édit., Paris.

HILDEGARDE DE BINGEN, traduite par L. MOULINIER (1990) : *Louanges*, Orphée, La différence édit., Paris.

HILDEGARDE DE BINGEN, enregistrée par l'ensemble SEQUENTIA (1982) : *Ordo Virtutum*, Harmonia Mundi.

HILDEGARDE DE BINGEN, éditée par DAREMBERG et REUSS (1855) : *Subtilitatum Diversarum Naturarum Creaturarum (Physica)*, in : *Sanctae Hildegardis Abbatissae Opera Omnia, Patrologie Latine*, t. 197, Migne édit., Paris.

HILDEGARDE DE BINGEN, traduite par E. KLEIN (1988) : *Physica V VI VII VIII*, Basler Hildegard Gesellschaft, Bâle.

HILDEGARDE DE BINGEN, (1855) : *Scivias seu visiones*, in : *Sanctae Hildegardis Abbatissae Opera Omnia, Patrologie Latine*, t. 197, Migne édit., Paris.

HONORIUS D'AUTUN, (1854) : *Gemma animae, Patrologie Latine*, t. 172, Migne édit., Paris.

ISIDORE DE SEVILLE, traduit par J. ANDRE (1986) : *Etymologiae XII*, Les Belles Lettres édit., Paris.

PHEBUS Gaston, traduit par R. et A. BOSSUAT (1986) : *Le Livre de la chasse*, à partir du manuscrit 616 de la Bibliothèque Nationale de Paris, Philippe Lebaud édit., Paris.

PLINE L'ANCIEN, traduit par A. ERNOUT (1952) : *Histoire Naturelle, livre VIII*, Les Belles Lettres édit., Paris.

RABAN MAUR, (1852) : *De Universo, Patrologie Latine*, t. 111, 5, Migne édit., Paris.

Autres ouvrages cités

- BERLAND J.M. Don (1985) : Hospices et alimentation monastique à Saint-Benoît-sur-Loire du Xe au XIIIe siècle, in : *Histoire Médiévale*, 110e Congrès National des Sociétés Savantes, 1, p. 145-190.
- COLLECTIF (1980-81) : L'Ours, l'autre de l'homme, *Etudes Mongoles et Sibériennes*, cahiers 11 et 12.
- COUTURIER M. (1954) : *L'Ours brun*, Arthaud édit., Grenoble.
- DENDALETCHÉ C. (1986) : L'Ours brun, *Acta biol. mont.*, C. Dendaletché édit., Pau, n°6.
- DUMEZIL G. (1959) : *Les Dieux des Germains*, P.U.F. édit., Paris.
- GAIGNEBET C. (1986) : *A plus hault sens. L'ésotérisme spirituel et charnel chez Rabelais*, Maisonneuve et Larose édit., Paris, 2 vol.
- GAIGNEBET C. et LAJOUX J.D. (1985) : *Art profane et religion populaire au Moyen Age*, P.U.F. édit., Paris.
- HAINARD R. (1987) : *Mammifères d'Europe*, 1, Delachaux et Niestlé édit., Neuchâtel-Paris, p. 196-223.
- KLEIN E. (1984) : *Viae ad Physicam Sanctae Hildegardis*, Thèse de médecine, U.L.P., Strasbourg ; éditée (1986) Basler Hildegard Gesellschaft, Bâle.
- KLEIN E. (1989) : *Des bêtes à penser, les animaux chez Hildegarde de Bingen*, mémoire DEA Ethnologie, U.S.H.S., Strasbourg.
- KONSTANTINOWA A. (1929) : *Ein Englisches Bestiar des 12. Jahrhunderts*, Deutsch. Kunstverlag, Berlin.
- MERLET F. (1988) : *L'Ours, seigneur des Pyrénées*, Erables édit., Roques sur Garonne.
- ROLLAND E. (1967) : *Faune populaire de la France*, t. 1 et 6, Maisonneuve et Larose édit., Paris.
-